



La migration générique dans l'œuvre de Mouloud Mammeri. Analyse de la nouvelle La Meute

The generic migration in the work of Mouloud Mammeri. Analysis of the novel "La meute"

Fatima Boukhelou

Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, Algérie, mboukhelou@gmail.com

Article information

History of the article- Historique de l'article

Received: 28/11/2018

Accepted : 18/02/2019

Published : 02/06/2019

Abstract (Time New Roman 9, Gras, Espacement Avant et Après 12pt, Interligne Simple)

In this paper, we propose to search the reasons that set behind generic migration in Mouloud Mammeri novels. We will try, first, to define what characterizes the novel from a phenomenological point of view. We will try, in a second time, to demonstrate that the mammerian work, the first accounts as well as the second ones, are both close to each other and strongly correlated, that is to say and to repeat what must be said. This is to keep remembering and to ward off oversight. In a third time, we will analyze the novel *La Meute* in the perspective of a mythanalytic approach.

Keywords: Novel, generic migration, mythanalytic approach, second accounts.

Résumé

Dans le présent article, nous nous proposons d'interroger les raisons qui sous-tendent la migration générique chez Mouloud Mammeri. Nous essayerons, dans un premier temps, de définir ce qui caractérise la nouvelle d'un point de vue phénoménologique. Dans un deuxième temps, nous démontrerons que l'œuvre mammérienne, tant les récits premiers que les récits seconds, entretiennent une étroite corrélation en vue de dire et de redire ce qui doit être dit pour conjurer l'oubli et restaurer l'histoire. Dans un troisième temps, nous analyserons la nouvelle *La Meute* à la lumière d'une approche mythanalytique.

Mots clés : nouvelle, migration générique, approche mythanalytique, récits seconds, la meute

Auteur correspondant : Fatima Boukhelou, mboukhelou@gmail.com

ISSN: 2170-113X, E-ISSN: 2602-6449,



Published by: Mouloud Mammeri University of Tizi-Ouzou, Algeria



Introduction

Auteur de quatre romans écrits à 30 ans d'intervalle, Mouloud Mammeri est aussi auteur de pièces de théâtre mais également d'une demi-douzaine de nouvelles. Ces récits brefs ou récits seconds viennent s'insérer entre les romans dont ils semblent être les nervures et dont ils répercutent le sens.

Dans le présent article, nous définirons dans un premier temps qui, d'un point de vue phénoménologique, caractérise la nouvelle en tant que genre, dans un deuxième temps, nous tenterons de voir ce qui sous-tend, chez Mouloud Mammeri, une telle migration générique, dans un troisième temps, nous nous consacrerons à l'analyse mythanalytique d'une nouvelle intitulée *La Meute*, publiée en 1976- quatre années avant le Printemps berbère dont elle préfigure l'avènement- pour démontrer qu'en recourant à la nouvelle comme modalité d'expression, Mouloud Mammeri déjoue la censure, contrecarre l'amnésie et procède à la réécriture d'une histoire en voie d'être effacée, d'un passé à ré-appréhender et d'une identité millénaire à se réapproprier. Les textes premiers ainsi que les écrits seconds se reprennent, s'auto-citent et s'auto-réferent tant ils procèdent tous du désir de se constituer en une œuvre globale sur laquelle se greffent tous les récits nouveaux qui lui succèdent, induisant une sorte de « tissage fait de citations, d'allusions, de réécritures, qui confère à l'œuvre absente une nouvelle présence, en exploite nouvellement les vertus » (Michel, 2004 : 9).

1. Pourquoi la nouvelle ?

La nouvelle est la forme privilégiée de l'écriture de l'urgence, de l'écriture dans l'urgence, mais elle est aussi celle qui favorise l'écriture de la crise ainsi que la tentative de résorber la crise et de passer à travers les crises. Selon Thierry Ozwald, en effet, la nouvelle est :

l'une des manifestations - sur le plan littéraire - de la catastrophe morale et spirituelle qui engendre l'époque romantique et post-romantique et dont le couronnement phénoménologique auquel elle tendrait serait de retrouver la stabilité originelle du système antérieur, qui se traduit par le passage du stade de l'altérité identitaire à l'altérité effective où l'Autre est véritable et identifié au lieu d'être placé sous le signe du Même. (Ozwald, 1996 : 22).

Les nouvelles mammériennes mettent en effet en représentation un univers chaotique où la conscience, en déroute, cherche à retrouver un semblant de cohérence. Dans *L'Opium et le Bâton*¹, une amorce de la reconstitution de la conscience s'était laissé deviner, avec le recouvrement de la personnalité et de la Parole, qui laissaient présager un regain de conscience. Mais ce n'était qu'un balbutiement vite étouffé dans l'œuf. Car en même temps que s'amorçait le renouveau de l'être, se mettait en place un processus qui allait présider à la répression de la parole et de l'identité retrouvées.

¹*L'Opium et le bâton*, publié en 1965, met en scène la Guerre d'indépendance et préfigure les événements qui allaient présider à la postindépendance.

L'ouvrage de Michel Viegnès sur l'esthétique de la nouvelle apporte un éclairage supplémentaire concernant l'évolution du personnage : dans ce type de récit bref, en effet, le personnage acquiert des amplifications mythico-épiques qui lui confèrent une dimension épique. Récit allégorique par excellence, la nouvelle permet ainsi à Mouloud Mammeri de mettre en représentation des personnages emblématiques qui, plutôt que d'être simplement des portraits individuels, culminent jusqu'à devenir portrait d'une culture, d'un peuple, d'une époque (Viegnès, 1989 : 86)

Les nouvelles sont publiées dans cet intervalle spatio-temporel où il est quasiment impossible à la conscience d'être pleinement elle-même. L'espace de ces récits s'avère être donc, selon Michel Viegnès, un espace de la claustrophilie² (Viegnès, 1989 : 123). En ce qui concerne les nouvelles mammériennes, la majorité d'entre elles mettent en scène un tel espace

Les nouvelles se présentent alors comme la nervure de ces grands récits - romans - qu'elles reprennent et annoncent, qu'elles amplifient surtout, et partant qu'elles répercutent. Elles mettent en scène des personnages emblématiques figurant une Parole qui ne se laisse pas étouffer. On peut dire que le Verbe en voie de restauration dans ces nouvelles vient s'achopper contre l'Ordre instauré dans le réel et le contredire, en en violant la Loi et l'esprit. L'esprit indompté/indomptable s'insurge contre les règles édictées et le silence imposé. La répétition procède du miracle et de la transgression, Gilles Deleuze soutient en effet que :

Si la répétition est possible, elle est du miracle plutôt que de la loi. (...) A tous égards, la répétition, c'est la transgression. Elle met en question la loi, elle en dénonce le caractère nominal ou général, au profit d'une réalité plus profonde et plus artiste' (Deleuze, 1968 : 7).

2. Du roman à la nouvelle

S'intercalant entre *L'Opium et le bâton* et *La Traversée*, dans l'espace/temps de l'oubli instauré, les nouvelles jouent le rôle de récits seconds, qui, à la suite du récit premier, œuvre à la destruction d'un sens imposé en vue de construire un discours nouveau, se répétant en permanence et trouvant sa réactualisation dans sa répétition même. Passant pour être détentrice d'un sens multiple ou caché, la nouvelle se pose comme commentaire du récit originel, à la faveur duquel s'ouvrent d'innombrables possibilités au sens. Ce discours second ou commentaire, selon Michel Foucault, a pour fonction essentielle :

de dire *enfin* ce qui était articulé silencieusement *là-bas*. Il doit, selon un paradoxe qu'il déplace toujours mais auquel il n'échappe jamais, dire pour la première fois ce qui cependant avait été déjà dit et répéter inlassablement ce qui pourtant n'avait jamais été dit (Deleuze, 1968 : 28).

² « A lire le vaste corpus de la nouvelle moderne en langue française, on se rend compte que le clos a nettement la précellence sur l'ouvert. ».

La migration générique dans l'œuvre de Mouloud Mammeri. Analyse de la nouvelle
La Meute

Analogon des récits premiers, les nouvelles mammériennes en condensent le sens et le déplacent, se jouant des embûches de la censure et de l'amnésie. Elles s'adressent à la Mémoire qu'elles rappellent à la mémoire, la gardant vigilante, tout comme le faisaient jadis les *amusnaws* dans les marchés et les assemblées, qui, usant de paraboles, déjouaient le contrôle des autorités coloniales et atteignaient la cible³ (Mammeri 1991 : 160). Elles ont donc cette double fonction, redire ou prédire mais transgresser surtout et contrevenir.

Le texte initial et son *analogon* entretiennent ainsi une étroite connivence sémantique à la faveur de laquelle s'effectue une pluralisation de sens :

Résultat d'un transcodage qui la rend originale, la mise en abyme, explique Lucien Dällenbach, se préoccupe moins cette fois de porter un coup décisif à l'illusion référentielle que de se muer en embrayeur d'isotopie et de réaliser ainsi une pluralisation du sens. Grâce à elle, la redondance s'atténue ; le récit devient informant et ouvert - et surtout il accepte, après lui avoir imposé sa version, que son analogon, en retour, lui surimpose la sienne (Dällenbach, 1977 : 78-79).

Ainsi, les récits spéculaires instaurent des sortes de répercussions analogues à la voix qui ricoche et résonne. Ils figurent autant de traces qui rappellent le passé et fonctionnent comme la figuration de la « représentation de l'absence » en vue de conjurer l'oubli⁴ (Mammeri, 1987 : 58). Si la parole était percutante et n'avait point besoin d'être répétée, dans les temps anciens de *latamusni*, la littérature, « fille de l'écriture » renvoie à la trace de différentes façons : Il y a manifestement inversion du code et transgression du code de la Loi. Puisque la parole/mémoire est proscrite, il faut la transcrire, l'inscrire, la réécrire, la re-figurer jusqu'à susciter sa réémergence. Mouloud Mammeri soutient que le discours émis par ces récits est similaire à ce son insolite et « signifiant rendu par un tambour qu'une main fiévreuse, un soir d'été, bat à rompre »⁵ (Mammeri, 1987 : 24). Derrière cette répétition, il y a donc intention de redire et désir de le faire d'une certaine façon, car « derrière la manière de dire, il y a aussi du dire » affirme notre auteur, qui ajoute que « les hommes ne sont pas vraiment prêts à lire (et en tous cas à retenir) ce que le Verbe, d'une façon ou d'une autre, éveille en eux des résonances. Il faut qu'ils se retrouvent dans ce qu'ils lisent, qu'ils se

³ Mouloud Mammeri soutient que la résistance à la colonisation a été populaire, efficace et continue, parce qu'elle échappait à l'emprise de l'administration coloniale qui méconnaissait l'impact du Verbe : « Curieusement, la résistance à la colonisation va venir de la littérature populaire. Parce que cette littérature était méprisée, elle était méconnue par le colonisateur. Les colons français considéraient que les quelques poètes dans les marchés en train de taper sur le bendir et de réciter des poèmes étaient sans intérêt. Ils ne leur ont jamais attribué une importance quelconque et c'est cela la vraie résistance à la colonisation, la résistance interne - parce que la résistance externe, la résistance par les armes a été arrêtée- a été populaire... »

⁴ Mouloud Mammeri reconnaît que tous ses écrits entretiennent entre eux « des résonances qui s'appellent en écho. » Il ajoute que quand « il écrit une œuvre de quelque ordre qu'elle soit, c'est qu'elle lui semble appelée », Mouloud Mammeri.

⁵ « Il est certain que le tempérament joue ici un grand rôle. Dans la forêt soudanaise, un battement de tambour est un message ; il peut être modulé, mais d'abord il signifie. »

retrouvent au plus vrai, qu'ils découvrent des vérités enfouies peut-être au plus profond d'eux-mêmes. » (Mammeri, 1987 : 24).

Ces écrits brefs figureraient donc cette parole/*awal* édictée par la nécessité et ajustée au public, approprié en lieu et heure, en vue de réveiller la mémoire anesthésiée. Car :

La ressource du récit devient ainsi le piège lorsque des puissances supérieures prennent la direction de cette mise en intrigue et imposent un récit canonique par voie d'intimidation ou de séduction, de peur ou de flatterie. Une forme retorse d'oubli est à l'œuvre ici, résultant de la dépossession des acteurs sociaux de leur pouvoir originaire de se raconter eux-mêmes (Ricœur, 2000 : 80).

3. Analyse mythanalytique de la nouvelle *La Meute*

Écrite en 1976, exactement 4 années avant le Printemps berbère qu'elle préfigure, *La Meute* revient sur les premières années de l'indépendance. Elle met en images la programmation d'un nouvel ordre duquel tout désordre⁶ (Mammeri, 1973 : 228) est banni, programme qui trouve son application grâce à une conjoncture politico-sociale favorable. La crise/guerre traversée par le peuple a été d'une violence telle qu'il en est venu à perdre toute conscience de soi, toute notion d'individualité propre, si bien que la manipulation d'un tel potentiel de forces inertes à des visées bien déterminées en est considérablement facilitée.

Toute perte de repère, soutient René Girard est consécutive non à la différence mais plutôt à son absence, autrement dit à l'indifférenciation, laquelle résulte elle-même d'une crise :

Comme dans la tragédie grecque donc, comme dans la religion primitive, ce n'est pas la différence, mais bien sa perte qui cause la confusion violente. La crise jette les hommes dans un affrontement perpétuel qui les prive de tout caractère distinctif, de toute « identité ». Le langage lui-même est menacé (Girard, 1972 : 81).

La Meute met en représentation cette perte de différence et donne à voir combien ces moments sont déterminants dans la configuration du paysage politique, intellectuel et social :

Ils étaient malhabiles à la joie (...) Les dernières années les avaient crispés sur l'héroïsme désespéré. Ils manipulaient les mots comme des jouets que l'on casse : la dignité, la liberté, l'indépendance, avec la gaucherie (la fureur) des mains qui ne savent plus ou pas encore.

Pendant sept ans, ils avaient joué avec les prisons, la mort, les larmes, les paras... (Mammeri, 1976 : 39).

Perte d'identité, de signe distinctif, d'autonomie, d'individualité fédérant un autisme total. Toutes ces pertes sont symbolisées significativement par ces troupes d'êtres indistincts s'agrégeant par « caravanes groupées ». L'anaphore du pronom personnel (ils) est éloquente de l'absence d'individuation du peuple, au terme d'une guerre longue et sanglante. Ce « magma » donne à penser à quel point toute entreprise d'annexion est loin de présenter la moindre inconvénience. Les groupements

⁶ Ainsi que l'affirmera Le Général dans *Le Banquet*, le désordre résulte de la paix : « il n'y a que dans la guerre que l'on peut avoir la paix. » *Le Banquet, La Mort absurde des Aztèques*.

La migration générique dans l'œuvre de Mouloud Mammeri. Analyse de la nouvelle
La Meute

initiés moins par les individus eux-mêmes qu'à l'instigation des autorités
compétentes se distinguent nettement des meneurs :

« Seuls les responsables du FLN allaient d'un bout à l'autre de la ville : ils avaient
l'air affairé et se mêlaient rarement aux danses, quelques-uns portaient, comme hier
encore, leur mitraillette en bandoulière » (Mammeri, 1976 : 39).

Une dichotomie certaine se dégage et met en relief le fossé entre les
troupeaux agglutinés et les responsables nommément cités, tant du point de
vue de l'apparence que du point de vue moral. L'indétermination des
premiers souligne la détermination des seconds dont l'attitude affiche
clairement la volonté et les ambitions, le rhème de la phrase en soulignant
fortement la portée.

L'apparition d'un personnage à la figure emblématique constitue de
ce fait une transgression. Dynamique, plein de vie et d'énergie, l'individu
dérange l'ordre informe que présente l'ensemble des caravanes :

« Il ne se mêlait à aucun groupe, comme s'il était de tous. Quand on l'invitait à
danser, il souriait et échappait doucement aux mains qui déjà l'agrippaient pour le
joindre à l'essai » (Mammeri, 1976 : 39).

C'est le personnage du prophète, qui se réclame de tous et de chacun, qui
détone et étonne par sa « solitude » et sa solidarité avec tous.

Trois entités sont ainsi en présence : les responsables, le prophète et
les « troupeaux agglutinés ». Deux d'entre ces entités vont entrer en conflit,
au profit ou au détriment de la troisième. La Force organisée et ordonnatrice
symbolise la force apollinienne qui veut instaurer un ordre « fondé sur la
conscience et la maîtrise de soi » (Maffesoli, 1985 : 82). Cette volonté est
énoncée par l'un des responsables :

« Le temps de la danse est passé ! Maintenant nous allons bâtir l'Algérie nouvelle
(...) Celle des hommes organisés. » (Mammeri, 1976 : 42).

Ce nouvel ordre, fondé sur la raison, a pour fin d'assurer l'uniformisation du
peuple et d'abolir toutes contradictions, partant, il invalide l'ordre même du
cosmos et les forces de l'univers⁷ (Maffesoli, 1985, 84).

Le processus de parachèvement de l'entreprise, initiée plus tôt,
s'érige par l'instauration d'un système placé sous le signe de la fête, mais
d'une fête organisée et contrôlée. Intronisant un ordre duquel toute tension
polaire sera éradiquée, cette fête n'est que simulacre de rituel dont tout sens
aura été annexé. Toute fête véritable est un rituel qui a pour fonction, précise
Michel Maffesoli d'« agréger les individus dans des ensembles où les jeux de
l'amour et de la haine dans une alchimie mystérieuse conduisent à ce que l'on peut
appeler l'harmonie qui n'est pas le but idéal d'une visée utopique, mais qui sous des
formes heurtées ou d'une manière plus étale se vit au jour le jour. » (1985 : 82-84).

Mais plus que tout, un rituel est une mise en scène d'un sens, de
même qu'une fête n'est jamais gratuite, même quand elle prend l'allure
d'une répétition de gestes, car c'est au travers de cette répétition qu'il y a

⁷ « Curieusement, c'est la raison qui invalide le temps cyclique et ce pour assurer la cohérence
et la cohésion du cosmos ».

émission de discours et fondation de sens. Notre auteur -ethnologue justement - qui est loin d'ignorer le sens profond de la fête, précise :

Tant qu'elle reste dans l'ordre du jeu, la fête populaire est tolérée, voire accueillie avec ferveur (on en a des exemples). Quand elle devient cadre d'émission d'un discours, elle change de nature, elle sort des limites précises où sa gratuité faisait son inefficience. On peut permettre au peuple de jouer sa vie, on ne peut pas sans risque lui permettre de la définir. Un folklore, oui, une culture, non.

(Mammeri, 1991 : 147).

Bien loin de générer la différenciation, l'ordre qui s'établit contribue à son élimination progressive et œuvre à la mise en place de l'indifférenciation qu'il va porter à son paroxysme. Le renforcement d'un tel système se fait au travers de l'intimidation et de la dissuasion, en un mot par la terreur. Etablissant une nette distinction entre l'autorité et la terreur, Hannah Arendt affirme que :

« (...) si la loi est l'essence du gouvernement constitutionnel ou républicain, la terreur constitue celle du gouvernement totalitaire. Les lois ont été instituées comme des sortes de frontières (...), et elles demeurent immobiles afin que les hommes puissent évoluer à l'intérieur de l'espace qu'elles délimitent ; en situation totalitaire, au contraire, tout est fait pour « stabiliser » les hommes, pour les rendre statiques, pour empêcher tout acte imprévu, libre, spontané de sorte que la terreur comme loi du processus puisse se déployer sans obstacle, sans se trouver entravée par ces hommes. » (1990 : 101-102).

Le Prophète (Pro-fête) est le trouble-fête dont l'intervention comme force d'opposition, sert de contrepoids aux forces qui se mettent en place. Il propose un modèle opposé à celui imposé par les forces apolliniennes agissantes, car il s'agit de bâtir non pas une « Algérie des hommes organisés » mais plutôt celle « des hommes libres »⁸ (Mammeri, 1976 : 42). Il tente de casser l'existant - du moins cette continuité qui se met en place- et agit comme force dionysiaque perturbante et perturbatrice : « ... Cet homme brouillait l'ordonnement des corps... De là à brouiller l'unisson des voix ! » (Mammeri, 1976 : 45).

Il désorganise l'ordre instauré en impulsant la joie et le sens de la fête et œuvre à la reconstitution de nouveaux équilibres, dans lesquels opère le « contradictoire » qui empêchera la mise en place d'une société monolithique.

Prenez garde! Maintenant, danseurs de l'aube, vos jointures sont mobiles. Au soir, si vous n'y veillez pas, l'arthrose les durcira. Ou bien vous danserez les figures de la fête, ou bien vous bâtirez à chaux les prisons. Ou bien le rire au cœur ou bien le rictus aux lèvres. Vous n'avez pas le choix ((Mammeri, 1976 : 45).

Le personnage semble être l'incarnation de la figure du prophète visionnaire, en effet, il est le seul à être conscient des enjeux de la « fête ». Usant de la parole et de l'injonction, le personnage tente d'instaurer le dialogue et l'échange en vue de susciter la mobilisation des individus et d'induire une prise de conscience, cependant que les forces opposées

⁸ Justement, face à la déclaration du responsable » nous allons bâtir une Algérie nouvelle, celles des hommes organisés », le prophète oppose sa vision de l'Algérie à bâtir : « celles des hommes libres ».

travaillent à instaurer l'ère du totalitarisme « l'air affairé, l'arme en bandoulière, allant d'un groupe à l'autre ». Le règne prométhéen se met en place et se promet par la force. Il s'agit de maintenir en l'état la situation d'embrigadement qui avait prévalu pendant la lutte armée et que les conditions du combat, par son ampleur et l'inégalité des forces en présence, justifiaient amplement.

4. Le pharmakos de l'indifférenciation

Mouloud Mammeri mise sur le jeu de la différence et de la bigarrure pour battre en brèche le mécanisme de l'égalitarisme de commande. Il y a dans ce récit bref un souci de théâtralisation au travers duquel point le désir de réduire cet autre désir totalitaire qui vise à tout prix à « réduire l'hédonisme de la sagesse populaire et briser la fondamentale ambivalence de l'existence » (Maffesoli, 1998 : 27).

La Meute fonctionne à la fois comme mise en scène de telles ruses et comme démonstration de l'échec de telles mystifications. Le Prophète est le bouc émissaire, le *pharmakos* qui doit apporter la solution à la crise d'indifférenciation vécue par le peuple. Sa mise à mort, programmée par lui-même et non par le pouvoir, prend les allures d'une fête instauratrice d'un règne nouveau. Elle permettra aux individus d'émerger de la réciprocité violente et d'accéder à la différence :

« Le Prophète sentait pleuvoir sur lui la volupté amère des lendemains de fête. Il buvait leur bassesse. (...) Ce qui lui déchirait le cœur à coups de rasoir froid c'était la misère de leur vie » (Mammeri, 1976 : 50-51).

Unanimement indifférenciée, la meute doit céder la place à un peuple conscient de son individualité, de son identité, recouvrant sinon pleinement la mémoire, du moins en en gardant des traces. La fonction du Prophète consiste à frayer la voie en y laissant des empreintes mnémoniques qui seront autant de traces pour les générations futures⁹ (Ricœur, 2000 : 528).

Cristallisant sur sa personne toutes les potentialités bénéfiques, le prophète doit mourir, non pour sa monstruosité mais à cause de sa probité¹⁰ (Ricœur, 2000 : 53-54) : il est l'émanation de ce que redoute de voir la meute, mais aussi de ce qu'elle a précisément besoin de voir afin que s'accomplissent la différenciation et l'individuation. Le prophète polarise sur sa personne tout un capital de forces spirituelles et morales, à la destruction

⁹Cette expérience mnémonique consiste à faire prévaloir l'ayant -été sur le simplement révolu. Quand on connaît en outre le rôle de la mémoire chez ce peuple de la mémoire, l'on comprend aisément les visées du prophète qui tient à faire de ce lieu de l'histoire « un lieu de mémoire » pour reprendre Ricœur citant Pierre Nora : « Il faut qu'il y ait volonté de mémoire. (...) Que manque cette intention de mémoire, et les lieux de mémoire sont des lieux d'histoire. ».

¹⁰« Presque tous répétèrent que c'était un tyran. Quelques-uns dirent que dans le fond il était bon, mais à quoi bon la bonté de son cœur puisqu'elle ne servait à rien, puisque jamais il n'avait subi comme nous tous la tentation de la haine et de la méchanceté. Il n'avait jamais fait de mal, bon sang, pour qu'on le sente vivre enfin ! Un saint, voilà ce qu'il était, et qu'avons-nous à faire des saints ? Ils sont seuls dans la sainteté et nous voulons être ensemble. ».

et à la glorification desquelles il faut procéder en vue de permettre leur conversion en forces individuelles, porteuses de stabilité et d'ordre culturel, inductrices de la fin de la confusion (Girard, 1972 :160).

Le sacrifice du prophète est nécessaire à la conversion de « cette violence en valeurs positives nouvelles » (Girard, 1972 :162). C'est au terme de la mort sacrificielle que les « êtres » informes et amorphes, émergeant de l'état de violence réciproque, accèdent à la différence et s'individuent. Le bouc-émissaire présente justement la faculté de métamorphoser toute violence :

Haïssable en tant qu'il polarise la violence et qu'il ne l'a pas encore métamorphosée, il devient encore plus respectable en tant qu'il la métamorphose, en tant qu'il fait jouer, une fois de plus, le mécanisme de la victime émissaire. Plus la victime paraîtra odieuse, plus les passions polarisées par elle seront d'abord vigoureuses, plus le mécanisme jouera à fond (Girard, 1972 :412).

Différent et double, le prophète est ce paradigme que chacun doit égaler et dépasser. Mais pour ce faire, il faut l'assimiler après l'avoir tué :

Quant ils l'eurent tué ils furent inondés d'une joie sauvage. Ils dansèrent autour de son corps une danse que personne ne leur avait apprise jusque là. C'est de ce jour seulement qu'elle passa dans les mœurs et qu'en souvenir de cette mort si juste que les magistrats de la cité instituèrent une danse de la liberté (Mammeri, 1976 : 41).

L'acte sacrificiel devient par suite un acte sacré au travers duquel et par lequel la « masse » accède à la différence. Il constitue un acte unificateur symbolique qui s'avère une étape capitale dans l'homínisation et la socialisation de l'individu : « L'*Homo Sapiens* est devenu un animal social en s'identifiant non à la tyrannie du père - ici du modèle - mais à sa fonction d'autorité » (Kristeva, 1996 : 71).

Le prophète œuvre au rétablissement de l'être dans l'individu, en le coupant de la masse unanime et monolithique. Sa fonction ou plutôt son immolation, est celle de toute victime sacrificielle. René Girard explique :

Toute consommation de chair sacrificielle, humaine ou animale, doit s'interpréter à la lumière du désir mimétique, véritable cannibalisme de l'esprit humain qui finit toujours par porter sur la violence autre, sur la violence de l'autre. Le désir mimétique exacerbé désire à la fois détruire et absorber à la fois la violence incarnée -obstacle, toujours assimilée à l'être et à la divinité (Girard, 1972 : 162).

Si au départ, la mise en scène de la fête avait un caractère purement ludique et visait à mettre en place l'ordre nouveau, sa dimension va échapper ensuite au contrôle des responsables. Le rite est fondateur et permet de « négocier avec l'altérité » :

Il faut bien comprendre que les rites (...) concourent à négocier avec l'altérité, que ce soit avec l'altérité de la déité, ou celle éparpillée du social. Ce qui est Autre est menaçant, mais il est en même temps fondateur. C'est cela même qui constitue l'ambivalence de la violence avec laquelle il faut toujours et à nouveau négocier (Maffesoli, 1990 : 211).

C'est notamment à la faveur de ce rituel de la vraie fête que se remettent en place les mécanismes permettant à la vie de reprendre le dessus, que le chaos cède le pas à l'ordre duquel il est d'ailleurs issu. La vie est faite d'incessants tours et retours des choses et c'est la conjugaison des contraires que sont l'effervescence et l'ordre qui favorise l'éternel recommencement de la vie :

La migration générique dans l'œuvre de Mouloud Mammeri. Analyse de la nouvelle
La Meute

« Grâce au rituel, le chaos et la forme, l'effervescence et l'ordre se conjuguent dans une dynamique où l'on retrouve la création et la répétition, l'archétype et le stéréotype » (Maffesoli, 1990 : 211).

Aussi le prophète fait-il appel au rite pour renégocier avec le mythe¹¹ (Maffesoli, 1990, 178) celui de l'altérité de soi, d'abord, de l'autre ensuite. L'Autre qui est soi et en soi, se trouve être menaçant en même temps que fondateur.

Force est de reconnaître que c'est à partir de cet acte fondateur que la gestion des événements va changer de forme. Le prophète et les responsables sont loin de poursuivre les mêmes visées. Si le premier travaille à réconcilier l'être avec lui-même et avec l'autre en l'amenant à se délester de la violence accumulée en lui, les responsables sont plutôt décidés à régler et à juguler cette violence en faisant participer les individus à une parodie de rituel. Le prophète travaille à l'avènement d'un temps nouveau, celui de la fête, celui du rite tel que défini par Michel Maffesoli :

« le rite est une négociation avec ce dangereux problème de l'altérité. Toute la violence qui structure le social, en se ritualisant se canalise » (Maffesoli, 1990, 196)

René Girard explique également que :

« Si la victime émissaire peut seule interrompre le processus de destructuration, elle est à l'origine de toute structuration. » (Girard, 1972 : 141).

C'est suite à la mort du prophète que la meute cesse d'en être une pour devenir une société responsable. Libérés de leur violence, les individus accèdent au statut d'êtres différenciés à même de transformer leurs pulsions violentes et destructrices en énergie créatrice et positive.

Conclusion

La définition de la nouvelle comme forme privilégiée de l'écriture de l'urgence mais aussi comme tentative de résorber la crise pour passer du stade de l'altérité identitaire à l'altérité affective nous a permis de démontrer le bien-fondé de la migration générique chez Mouloud Mammeri. Le contexte socio-politique durant les années postindépendance était loin d'être propice à la création romanesque tant la censure, la manipulation mémorielle et l'imposition de récits canoniques oblitéraient toute tentative d'écriture, « dépossédant les acteurs sociaux de leur pouvoir originare de se raconter eux-mêmes », pour reprendre l'expression de Paul Ricoeur. Mouloud Mammeri, qui s'est toujours impliqué dans les affaires de la cité, n'avait pas renoncé à son rôle d'amusaw visionnaire et éclairé. C'est bien pourquoi la succession des nouvelles, inductive d'une répétition inlassable, scande l'œuvre mammérienne et fonctionne comme une mise en abyme redisant la Parole et figurant la Mémoire occultée. Optant pour le récit bref, Mammeri

¹¹ « Le mythe est une anamnèse des fondements, et l'involution du temps (*no future*), ou le grouillement social auxquels on assiste de nos jours, est certainement une manière de rappeler la » boue originelle » que le rationalisme moderne avait eu tendance à oublier. »

met en représentation la figure du Prophète comme *pharmakos* de l'indifférenciation en vue de réconcilier l'individu avec lui-même, avec son histoire, sa langue et sa culture.

Bibliographie

- Arendt, Hannah, 1990, *La Nature du totalitarisme*, Paris, Payot.
- Dällenbach, Lucien, 1977, *Le Récit spéculaire, Essai sur la mise en abyme*, coll. « Poétique », Paris, Seuil,
- Deleuze, Gilles, 1968, *Différence et répétition*, Paris, PUF.
- Durand, Gilbert, 1982, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, DUNOD.
- Girard, René, 1972, *La Violence et le sacré*, coll. « Pluriel » , Paris, Grasset.
- Kristeva, Julia, 1996, *Sens et non-sens de la révolte*, Paris, Fayard.
- Maffesoli, Michel, 1985, *L'Ombre de Dionysos*, Paris, Librairie des Méridiens, Klincksieck et Cie.
- Maffesoli, Michel, 1990, *La Conquête du présent, Pour une éthique de l'esthétique*, Paris, Plon.
- Maffesoli, Michel, 1998, *La Conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Desclée De Brouwer.
- Mammeri, Mouloud, 2005, *La Traversée*, Alger, Edition.
- Ozward, Thierry, 1996, *La Nouvelle*, Paris, Hachette.
- Raymond, Michel, 2004, « Journal d'Antigone », de Henry Bauchau », in *La Trace entre absence et présence, Actes du colloque international de Metz*, publiés sous la direction de Pierre-Marie Beaudé, Jacques Fantino et Marie- Vannier, Anne, Université de Metz, Centre Pensée chrétienne, Paris, Éditions du Cerf.
- Ricœur, Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Viegnes, Michel, 1989, *L'esthétique de la nouvelle française au vingtième siècle*, New York, Peter Lang.